



«7, Middagh Street, Brooklyn» : havre d'art

Trois rêveurs et des problèmes de chauffage au début, un lieu couru des plus grands artistes occidentaux quelques mois plus tard... La colocation installée dans une pension de famille new-yorkaise en 1940 reprend vie sous la plume de l'Américaine Sherill Tippins.

Par
**CLAIRE
DEVARRIEUX**

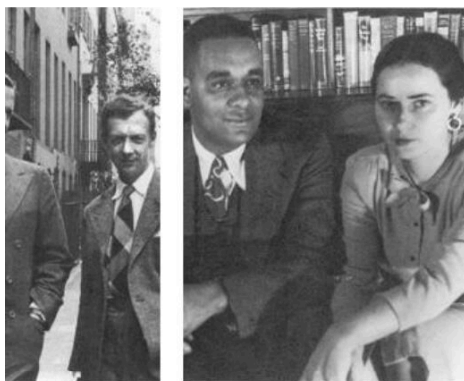
De part et d'autre de l'Atlantique, en 1940, ce n'est pas la même histoire. Pendant que les foyers de la culture européenne s'éteignent l'un après l'autre, un homme de presse new-yorkais, une jeune romancière du Sud des Etats-Unis, un poète anglais et une strip-teaseuse s'installent en colocation dans une ancienne pension de famille, à Brooklyn. L'espace d'une année, d'un automne à l'autre, palpite ici un petit havre artistique au rayonnement impressionnant. L'Américaine Sherill Tippins le reconstruit dans *7, Middagh Street, Brooklyn*.

En juin, tandis que les Allemands entrent dans Paris, les critiques s'emballent pour Carson McCullers, 23 ans, qui publie son premier roman, *Le cœur est un chasseur solitaire*. Elle vient de s'installer à Manhattan avec son mari. Le succès lui tombe dessus. Elle voudrait en profiter pour fréquenter le milieu littéraire, c'est-à-dire rencontrer des gens avec qui elle pourrait parler des livres et des auteurs qu'elle aime. Justement, cet été-là, elle fait la connaissance d'un homme important, George Davis.

George Davis, 34 ans, s'occupe de la fiction au *Harper's Bazaar*, magazine de mode ultrachic. Il choisit chaque mois une nouvelle, un extrait de roman, publie des textes de John Cheever, Gertrude Stein, Elizabeth Bishop, Christopher Isherwood (*Adieu à Berlin*). Comme il a vécu à Paris dans les années 20 – on l'imagine bien entrer 70 bis, rue Notre-Dame-des-Champs, l'adresse que Patrick Modiano et Christian Mazzalai viennent d'immortaliser dans un livre –, Davis a conservé des liens avec les écrivains français. Il ajoute aux sommaires les noms de Colette, Cocteau ou Saint-Exupéry. Lui-même a publié un roman au début des années 30, qui n'est pas passé inaperçu. Mais il n'y en aura pas de second. George Davis est génial, mais ce n'est pas un créateur. Son talent passe dans sa conversation, ses monologues, ses bons mots. Son génie est au service d'autrui.

BARS À MATELOTS

Contactée par Davis, Carson McCullers va lui donner *Reflets dans un œil d'or*, qu'il publie en deux livraisons l'automne 1940. Le texte a du succès, un succès de scandale qui convient au commanditaire sinon à l'autrice. Celle-ci, en tout cas, a aimé travailler avec le journaliste,



Au centre, le 7, Middagh Street. PHOTO ARCHIVES MUNICIPALES DE NEW YORK
A gauche de la maison : Carson McCullers, George Davis, Wystan Auden, et Gypsy Rose Lee. PHOTOS CONDE NAST, GETTY IMAGES, PETER DAVIS, BIBLIO BRITTEN-PEARS (ALDEBURGH), ERIK LEE PREMINGER A droite : Paul Bowles, Klaus Mann, Benjamin Britten et Peter Pears, Richard Wright et sa femme Ellen. PHOTOS CARL VAN VECHTEN. FONDS YALE UNIVERSITY, MUSÉE MUNICIPAL DE MUNICH ET BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE MUNICH, BIBL BRITTEN-PEARS (ALDEBURGH) ET BIBL BEINECKE UNIV. DE YALE

LIVRES/

nuyeux. Ils ont tous moins de 35 ans, sont concentrés sur leur œuvre, sur leurs projets, et confrontés à une situation politique qui ne se laisse pas oublier. En novembre 1940, avec la réélection de Franklin Roosevelt dont c'est le troisième mandat, l'éventualité de l'entrée en guerre des Etats-Unis auprès des Européens se concrétise. L'Amérique commence par une aide militaire. Puis l'attaque japonaise de Pearl Harbor le 7 décembre 1941 la fait basculer.

A ce moment-là, nos amis de Middagh Street se sont déjà éparpillés. Mais revenons aux beaux débuts, par ordre d'apparition. George Davis a entendu parler des problèmes financiers de W.H. Auden, installé non loin de là dans un appartement dont il peine à payer le loyer. Il ne touche plus ses droits d'auteur, les devises anglaises ne pouvant plus sortir du pays. Auden, qui connaît George Davis depuis qu'il les a accueillis, Christopher Isherwood et lui pour un séjour à New York en 1938, est partant. Le garçon de 18 ans dont il est tombé amoureux (pour la vie, pour le meilleur et surtout pour le pire) n'emménage pas avec lui, mais il suggère les noms de deux compatriotes, le compositeur Benjamin Britten et son compagnon, le ténor Peter Pears. Un peu déconcertés par le manque de confort de la maison, ces deux derniers s'installent en novembre. Ils repartiront au mois de mai, chassés par les punaises de lit, et par Paul Bowles et sa

femme, qui font décidément trop de bruit. Bowles, à l'époque compositeur avant de devenir écrivain, prétend installer son piano droit juste au-dessus du salon, où Britten travaille jour et nuit sur le piano à queue offert par un mécène quand on a pendu la crémaillère. Bowles a été accepté par Auden en tant qu'ami d'Isherwood qu'il a rencontré à Berlin, mais les deux hommes finissent par se brouiller. Jane Bowles, en revanche, s'entend bien avec le poète. Les Bowles invitent Dali et l'infamale Gala, ce qui modifie l'ambiance d'origine.

FEMME DE CHAMBRE
Entretemps, une vieille amie de Davis, lorsqu'il était jeune libraire à Detroit, a facilité bien des choses. Gypsy Rose Lee, strip-teaseuse célèbre, star du burlesque, souhaite écrire un roman policier (ce sera un best-seller l'année suivante). Elle rémunère George Davis afin qu'il l'aide, arrive avec sa cuisinière, exige une femme de ménage. Comme l'écrit Tippins : «*La civilisation était arrivée à Middagh Street, le vrai travail pouvait désormais commencer.*»

Au deuxième étage, Carson McCullers, enchantée de sa voisine Gypsy, carbure au thé arrosé de sherry ; au troisième, Davis vit la nuit, contrairement à Wystan H. Auden, qui s'astreint à un rythme de travail régulier. Auden est le personnage le plus important de la maison et de ce livre qu'elle a suscité. Davis n'ayant pas une âme d'organisateur, l'Anglais tient les comptes, décide de l'heure des repas, préside à table. Il ne peut pas empêcher les visites, nombreuses au fur et à mesure qu'augmente la réputation du lieu, il aurait du mal à freiner les beuveries quotidiennes qui finissent par agacer Gypsy, mais il instaure une certaine discipline. Son autorité, la perspicacité qui fait de lui un mentor relativement intrusif – il a toujours une interprétation pour les maux psychosomatiques de chacun – s'ajoutent à une aura de meilleur poète de sa génération. Quant à la guerre, elle est omniprésente dans les discussions, à travers les réfugiés, surtout Klaus et Erika

Mann, ainsi que leur frère Golo, installé à demeure, dans les combles. Auden, en 1935, a fourni un passeport à Erika en l'épousant, mais c'est aux Etats-Unis qu'ils se découvrent et s'apprécient. Auden déçoit cependant les enfants Mann qui ne le trouvent pas assez engagé contre le nazisme, de la même manière que les écrivains anglais, comme Spender et Cyril Connolly, l'attaquent publiquement parce qu'il préfère rester aux Etats-Unis. Pacifiste, Auden s'est rendu malgré tout en Espagne pendant la guerre civile. Il en est revenu horrifié. Il a signé des pétitions, réuni des fonds, a eu des doutes sur l'utilité de cette agitation. Il ne sera jamais un militant. Auden pense que le nazisme n'est pas le fléau des masses mais un virus potentiel en

chaque individu : «*Derrière l'œil sociable, qui aime son foyer / Les massacres particuliers ont lieu : / Toutes les Femmes, les Juifs, les Riches, toute l'espèce humaine.*» Le poète s'arrime à son œuvre, afin qu'elle le rende et rende ses lecteurs «*plus conscients d'eux-mêmes et du monde autour d'eux. J'ignore si une telle prise de conscience nous rend plus moraux ou plus efficaces ; j'espère que non. Je crois que cela nous rend plus humains, et je suis quasiment certain que cela fait de nous des êtres plus difficiles à abuser.*» ♦

SHERILL TIPPINS
7, MIDDAGH STREET, BROOKLYN. UNE MAISON D'ARTISTES PENDANT LA GUERRE
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hervé Lavergne. Au Feuillantine, 418 pp., 24,90 €.

suivre ses conseils, et puis écouter cet excentrique parler de Paris, de ses relations. Il en a dans tous les milieux, fréquentant les bars à matoles comme les salons huppés. L'homme du Michigan et la fille de Géorgie, élevés à la campagne, se découvrent des affinités. Ils ont même un rêve commun, un peu flou, un peu fou : vivre en communauté avec des gens qui leur ressemblent.

Si George Davis peut inviter ses auteurs à déjeuner dans les meilleurs restaurants, s'il peut se rendre à Londres convaincre W.H. Auden, Stephen Spender, Virginia et Leonard Woolf que leur signature n'est en rien incongrue dans un magazine de mode plein de publicités, c'est que le *Harper's Bazaar* lui en donne les moyens. Jamais écrivain n'a été aussi bien payé pour voir sa prose ou ses poèmes luxueusement mis en page. Pourtant, il y a un problème. La rédactrice en chef, Carmel Snow, trouve qu'on ne voit pas assez souvent Davis au bureau. De fait, il y va de moins en moins. Le conflit s'envenime. Deux courts romans passés à la postérité, *L'Arbre de Judée* de Katherine Ann Porter, et *le Faucon pèlerin* de Glenway Wescott, sont jugés trop longs par Snow, qui demande des coupes. Les auteurs refu-

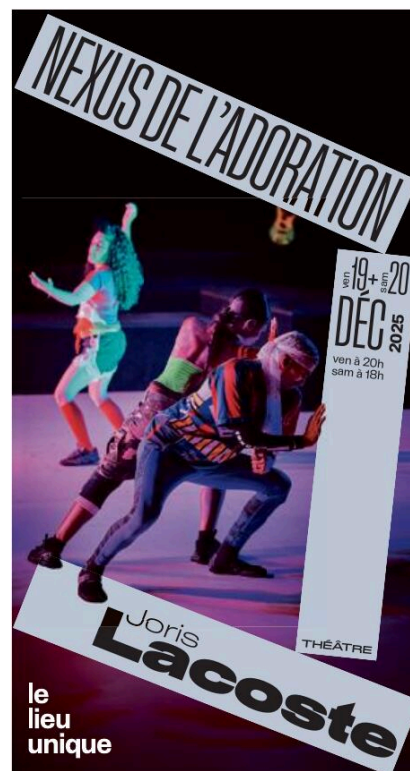
sent, Davis présente une fois de plus sa démission. Cette fois, elle est acceptée.

PUNAISES DE LIT

Au chômage, sans un sou, George Davis, une nuit, rêve d'une maison. A en croire Sherill Tippins, il en a une vision très précise. Il s'agit d'une bâtisse en grès typique, sur les hauteurs de Brooklyn, dans une petite rue. Trois étages, cuisine et salle à manger au rez-de-chaussée, salon au premier, ensuite deux étages de chambres et enfin le grenier : c'est grand, tranquille, idéal, avec vue sur le port de New York. Et le mieux, c'est que le lendemain, s'en allant explorer Brooklyn, il tombe sur la maison en question. Elle est à louer. Davis n'a aucun mal à convaincre Carson McCullers, qui ne demande qu'à s'éloigner de son mari et de leur appartement miteux. Elle est de l'aventure. Seulement, l'endroit a beau être exactement ce qu'il leur faut, ils n'ont pas les fonds nécessaires pour la caution et les travaux, la chaudière en panne, la plomberie à refaire, les peintures, etc. Il faut étoffer la coloco.

7, Middagh Street, Brooklyn abonde en détails concrets sur la communauté. La personnalité des protagonistes fait que ce n'est jamais en-

Au deuxième, Carson McCullers, enchantée de sa voisine Gypsy, carbure au thé arrosé de sherry ; au troisième, Davis vit la nuit, contrairement à W.H. Auden, qui s'astreint à un rythme de travail régulier.



Qual Ferdinand-Favre | 44000 Nantes

lilletterie : lelieuunique.com

© Christophe Reynaud de Lage